



ARMOIRIES DE LA VILLE D'YPRES

VI

YPRES. — L'ÉGLISE SAINT-MARTIN. — LE TOMBEAU DE JANSÉNIUS



PRÈS Courtrai, nos pas nous conduisent à Ypres, et, tout de suite, il nous faut visiter Saint-Martin, vieille église pure de formes, grandiose et belle dans l'acception la plus élevée du mot. De toutes celles de Flandre, c'est bien l'une des plus émouvantes en ses lignes et en ses proportions. Pourquoi ne pas l'avouer ? Elle rappelle le dôme de Florence, mais, oserais-je le dire ? le dôme édifié par un artiste plus maître de ses calculs et plus certain de ses matériaux. Elle n'a en effet ni clefs, ni tenons qui la consolident, et, depuis six siècles¹ qu'ils sont en place, les arcs de ses voûtes n'ont pas bougé et semblent à peine sortir des mains de l'architecte.

Il serait agréable de méditer au milieu de ce chœur monumental, le plus grandiose spécimen de l'architecture romano-ogivale qui soit en Belgique. Ce serait un plaisir que d'admirer, comme il le mérite, ce superbe vaisseau avec ses deux rangs de verrières à lancettes, son élégant triforium et ses murs découpés, que l'absence de collatéraux fait paraître plus haut encore. Mais il suffit d'une pierre simple, modeste,

1. Une épitaphe, placée sur un mausolée, nous apprend que l'église fut fondée, en 1221, par Hugo, prévôt de Saint-Martin.

effacée, avec quatre chiffres égarés à ses quatre angles et qui semblent se fuir de peur de composer un nombre néfaste, pour détourner notre attention et retenir notre pensée.

Elle est là, sous nos pieds, cette épitaphe, au milieu de ce chœur admirable. Quel cadre merveilleux pour cet étrange rébus, pour cette sépulture anonyme, dont la nudité est rendue plus frappante encore par l'autel immense devant lequel elle repose, construction prétentieuse, multicolore, à colonnes tordues, et qui porte à son sommet un cavalier empanaché, découpant galamment son manteau. Tout autour de cette pierre, se dressent les mausolées pompeux des anciens évêques d'Ypres, qui revivent dans le marbre, comme disent les épitaphes, mais bien morts, hélas ! pour la postérité. Martinus Rethorius, Antonnius de Hennin, Petrus Toletanus, Jan Visscher, qui se souvient de ces noms ? Qui les connaît dans le monde ? Quelques savants peut-être. Leurs blanches statues n'ont rien pu sur la mémoire du peuple ; alors que cette pierre simple, modeste, que nous foulons, a été vénérée pendant des siècles et sera, pendant bien des années encore, l'objet d'une pieuse curiosité... C'est en effet la tombe de Jansénius.

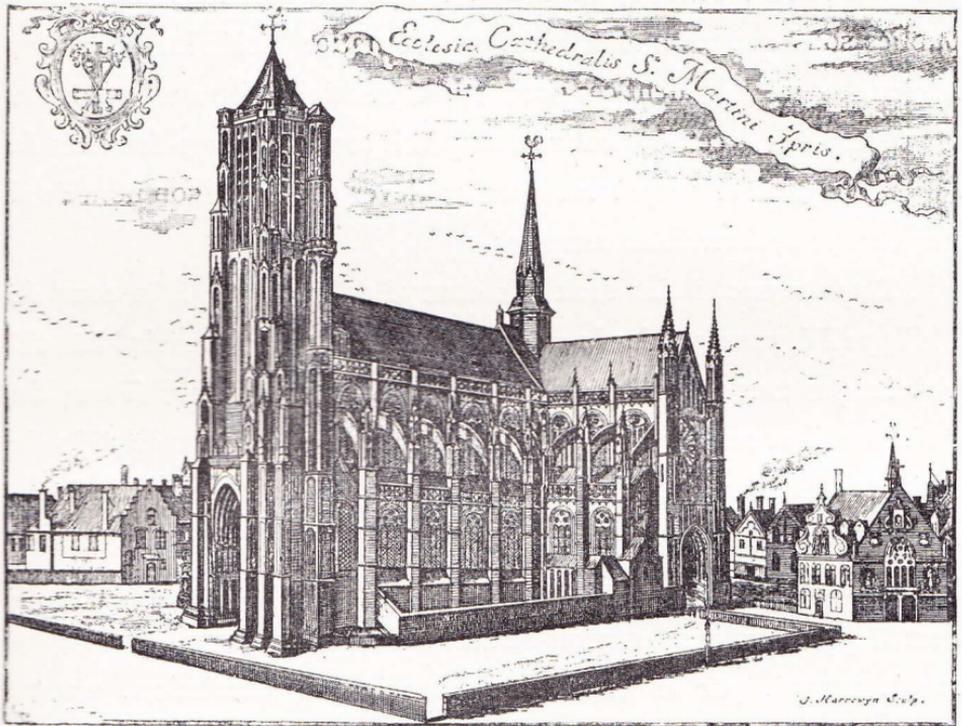
Jansénius ! vous le voyez, il suffit de ces quelques lettres pour détourner notre esprit de ses contemplations ; et cette tombe, ce grand nom, ce schisme né d'un livre, viennent de suite s'emparer de toutes nos pensées. Cela même paraît tout naturel. La grande ombre de cet homme illustre ne semble-t-elle pas planer sur cette ville dont il fut l'évêque vénéré, sur cette église dont il fut le prélat respecté, sur ce cloître où il mourut aimé et regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et considéré par son chapitre comme « la perle du sacerdoce et la gloire de l'épiscopat » ?

Il était né en 1585, en Hollande, au village d'Acquoy, près Leerdam. Ses parents, au dire de Foppens, qui s'est fait son biographe, étaient de fervents catholiques². Dès sa plus tendre

1. Sanderus, *Flandria illustrata*.

2. Voir J.-F. Foppens, *Bibliotheca belgica*.

enfance, il se fit remarquer par une mémoire surprenante et par un esprit si singulier que sa famille, malgré la position modeste qu'elle occupait, l'envoya à Utrecht pour y faire ses humanités. Plus tard, quand il eut atteint sa dix-septième année, il se rendit à Louvain pour y suivre les cours de l'académie. Il s'y distingua, et, en 1604, dans un quadruple concours, il fut placé le premier sur cent dix-huit étudiants.



YPRES : L'ÉGLISE SAINT-MARTIN

Fac-similé d'une ancienne estampe.

Alors il commença à voyager, vint à Paris pour se perfectionner dans les langues grecque et hébraïque, puis séjourna quelques années à Bayonne, où, grâce à la bienveillance de l'évêque, il figura parmi les chanoines de la cathédrale. Nommé peu après à la cure de Sainte-Pulchérie, il ne tarda point, toutefois, à délaissier le pastorat pour le professorat, et, en 1617, il était de retour à Louvain, dans sa chère université, où il conquérait sans effort le grade de docteur en théologie. Enfin l'année suivante le voyait au comble de ses vœux. Il

endossait la robe de professeur, ainsi que le camail de chanoine de Saint-Pierre, et, grâce aux privilèges dont jouissait alors l'académie, il obtenait une prébende à l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille.

Débarrassé, grâce à ses titres et à ses bénéfices, de tout souci matériel, il put dès lors se consacrer entièrement à ses études préférées. Des polémiques qu'il soutint contre divers savants ne tardèrent pas à le rendre célèbre, en même temps que plusieurs ouvrages, publiés sous son nom, fondaient sa réputation littéraire. Dans les loisirs que lui laissaient ces occupations multiples, il travaillait à son œuvre capitale, à cet *Augustinus*, auquel il consacra vingt-deux ans de sa vie, et qui devait, après sa mort, soulever autour de son nom de si violentes et de si terribles tempêtes.

Entre temps, il fut deux fois envoyé en Espagne, à la cour de Philippe IV, pour plaider la cause de l'université de Louvain. Là, s'il n'obtint pas tout ce qu'il désirait pour ses collègues et leurs élèves, du moins sut-il se concilier les bonnes grâces royales. Pourvu en 1630 de la chaire d'Écriture sainte, nommé cinq ans plus tard recteur de l'académie, il fut cette même année élevé à la dignité épiscopale. Sacré à Bruxelles, il alla prendre immédiatement possession de son siège, et c'est là qu'il s'éteignit, au mois de mai 1638, au milieu de sa ville épiscopale ravagée par la peste, et qui, malgré sa désolation, trouva encore des sanglots pour pleurer son évêque, emporté par le fléau qui la décimait.

Imagine-t-on une vie plus douce, plus calme et plus tranquille, une carrière mieux remplie de toutes les façons ? Et qui croirait, à voir cette existence sans secousses, sans luttes, sans trouble, toute faite de réussites et de succès, qu'il s'agit là d'un sévère réformateur, dont la doctrine allait provoquer bientôt une sorte de schisme ?

Jansénius, en effet, ne se borna point à lancer dans le monde un certain nombre d'idées réformatrices en désaccord avec Rome, et qu'il abrita sous l'autorité de saint Augustin. Du jour de son exaltation, il s'occupa de réformer les mœurs de son clergé. « Son zèle de la disci-

plaine ecclésiastique, nous dit Sanderus ¹, qui, faisant partie du chapitre de Saint-Martin, était mieux que personne à même de donner là-dessus une opinion motivée, son zèle tournait à la sévérité et même à la rigueur; mais il savait le tempérer par une bienveillance parfaite et une modération singulière. Sa vie et ses mœurs, du reste, étaient à l'abri de tout soupçon. » Il prêchait d'exemple; sa maison était propre, bien tenue, mais sans luxe; il méprisait l'argent, et Sanderus a une image charmante pour nous peindre son désintéressement et sa charité: « Il ne cherchait point, nous dit-il, les brebis à cause de leur laine, mais la laine à cause des brebis ². » Précieux exemple! malheureusement trop souvent dédaigné.

Ces détails intimes intéressent, quand ils ont trait à un pareil homme. Pris sur le fait, tracés d'après nature, il nous le font connaître bien mieux que de pompeuses dissertations écrites après coup. « Il donnait peu d'heures au repos et au sommeil, continue Sanderus que je résume, et consacrait le meilleur de son temps à l'étude et à la prière. Il était toujours sérieux, ne s'abandonnait jamais à une joie trop vive, et aimait à répéter que la première des vertus, que devrait enseigner la théologie, c'est d'être modeste. Partout et toujours il prêchait la concorde, disant qu'elle devrait régner en maîtresse dans l'Église. On ne lui connut jamais qu'une habitude: son dîner pris, il lui fallait se promener une petite demi-heure dans le jardin de l'évêché; après quoi, on le voyait retourner à ses occupations ecclésiastiques, ou bien se livrer à l'étude. »

Ce n'est certes ni l'heure, ni le lieu d'étudier, de discuter, non plus que de juger les doctrines de Jansénius et de chercher si ses vues sur la grâce, le libre arbitre et le péché originel sont vraiment celles de saint Augustin. Le temps, dans sa marche rapide, a laissé tout ce bagage bien loin derrière nous. Ces disputes n'ont plus le mérite de passionner le monde, et l'esprit du siècle n'est pas là. Mais un point

1. *Flandria illustrata.*

2. *Non oves propter lanam, sed propter oves lanam....*

sur lequel j'ai tenu à me former une conviction certaine, c'est la conduite de Jansénius aux dernières heures de sa vie. Est-il vrai qu'arrivé à son moment suprême, ayant l'esprit affaibli par la souffrance, épeuré par des conséquences entrevues dans un moment de lucidité surnaturelle, troublé par la crainte de l'inconnu dans lequel il allait prendre place, il ait renié son œuvre ?

« Il est de commune tradition à Ypres et dans tout le diocèse, nous dit Foppens ¹, que Jansénius, sentant approcher ses derniers instants, demanda, au moine augustin qui le soignait, de lui apporter son *Augustinus* et de le jeter dans le feu. Le livre, ajoute cette tradition, ne fut point trouvé par le moine, et l'évêque étant entré en agonie (*in agoniam prolapsus*) il n'en fut plus question. »

Cette version des derniers moments de Jansénius a été, comme bien l'on pense, fort exploitée par ceux que son livre gênait. Elle équivalait à une rétractation, rétractation *in extremis*, il est vrai, émanant d'un cerveau déjà troublé par les affres de la mort ; mais quelle arme cependant que cette négation finale, ce renoncement suprême, cet abandon à la dernière heure, et par l'auteur lui-même, des doctrines énoncées dans son *Augustinus*.

Heureusement, Sanderus nous a laissé le récit détaillé des derniers instants du saint prélat, auxquels il assista sans doute, qu'il connut en tout cas dans leurs plus minutieuses circonstances et par des témoins oculaires, et qu'il retraça sur l'heure même, à quelque pas du mort ². « Pendant toute sa vie, nous dit-il, il fut grand, mais plus grand encore pendant la maladie qui devait le conduire au tombeau, et très grand dans la mort. Au milieu de ses dernières souffrances, il ne se départit pas un instant de son calme habituel... d'un esprit impassible ; il arrêta ses dispositions suprêmes, dicta son testament, pourvut à tout, et, malgré les angoisses de la douleur, il fit une

1. *Bibliotheca belgica*.

2. Sanderus publia sa *Flandria illustrata* en 1641, c'est-à-dire trois ans seulement après la mort du prélat, et avant qu'aucune polémique sérieuse se fût engagée sur son livre.

confession générale des péchés de sa vie entière, disant qu'il espérait avoir l'approbation de Dieu... Puis, plein de confiance, envisageant sa situation sans trouble, il congédia ses amis et ses domestiques dans la crainte de la contagion, et, seul avec un frère mineur, tenant un



YPRES : PORTRAIT DE JANSÉNIUS
D'après une ancienne gravure de F. de Witt.

crucifix embrassé, il rendit à Dieu son âme pure et sans tache. » Il n'y a guère de place, on le voit, dans ce récit à la fois simple et touchant, et cependant solennel comme le crépuscule d'une belle journée, pour ces rétractations si hautement affirmées et proclamées avec tant d'éclat. On avait du reste été plus loin; on avait prétendu que dans ce testament, dont parle Sanderus, la rétractation finale avait

été insérée tout au long, et en cela on se croyait bien sûr de n'être pas démenti, car le testament avait disparu depuis longtemps, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

Heureusement, la lumière peut également être faite sur ce point délicat. Si la minute de ce document important a été détruite, comme cela semble assez probable, il nous en est resté une copie, ignorée des ennemis de Jansénius, d'une authenticité indiscutable cependant, et qu'a récemment découverte M. Diegerick, l'archiviste d'Ypres. Cette copie figure sur les registres du chapitre de Saint-Martin. Il n'y a point de méprise à invoquer, le texte est formel : « Suit la teneur du testament du très révérend seigneur Corneille Jansénius, en son vivant, évêque de cette cathédrale, enlevé le 6 mai 1638 par la peste », et cette copie, transcrite le lendemain même de la mort de l'évêque, est signée par Seb. Tychonius, son secrétaire, et certifiée conforme par le chanoine Franç. Persyn. Bien mieux, on a respecté les modifications que le vertueux prélat avait fait subir au texte primitif, et cette translation mentionne toutes les additions, les modifications, les changements et retranchements apportés par le mourant à l'œuvre de son secrétaire, « *Cum omnibus suis remissionibus, lituris, mendis,* » dit l'en-tête de ce document si précieux. On ne peut être plus formel.

Eh bien ! ce testament que j'ai tenu en main et dont, grâce à la complaisance de son savant gardien, j'ai le texte même sous les yeux, ne contient pas un mot qui soit relatif au fameux livre, pas une ligne, pas une lettre qui ait trait aux opinions religieuses du défunt. L'indication de son lieu de sépulture, la recommandation de faire des funérailles sans éclat et aussi modestes que possible « *sine pompa et humilime* », et la disposition du peu de biens qu'il laissait, telles furent les dernières préoccupations du saint évêque. « Je n'ose guère fonder de legs pieux, écrit-il en marge de la formule dressée par son secrétaire, car je ne sais s'il restera de quoi faire honneur à de pareilles fondations. Les dettes, en effet, doivent être acquittées avant le reste, » et il fournit quelques indications sur celles qui lui reviennent en mémoire ;

puis il dispose du peu qui pourra rester en faveur de ceux qui l'ont servi. Tous ses domestiques doivent recevoir les gages complets d'une année, que celle-ci soit finie ou non ; il lègue en outre aux enfants de chœur une somme de cent florins, et se plaint de ne pouvoir récompenser ceux qui l'entourent suivant leurs mérites et leur probité. Le reste de ses biens, si tant est qu'il doive rester quelque chose encore, sera partagé entre l'évêque, son successeur, le séminaire épiscopal et les pauvres de la ville qu'il nomme ses héritiers sous bénéfice d'inventaire, et c'est tout.

Il semble que, dans ce moment suprême, Jansénius ait oublié sa science et ses travaux, ses livres et ses écrits. A la dernière heure, il est absorbé par des soins purement affectueux pour son entourage. Sa modestie l'empêche de se souvenir de sa gloire acquise, de ses succès remportés, de sa tâche accomplie. Il ne voit en lui qu'un pécheur qui s'éteint au milieu des souffrances, et il cherche à se conduire jusqu'au dernier instant en homme de bien.

Certes, nous voilà bien loin du spectacle évoqué par Foppens, de ces tardifs regrets, de cette angoisse douloureuse, de ce moribond faisant rechercher son œuvre pour l'anéantir. Mais ce qui prouve, mieux encore que toutes les pièces et que tous les récits, combien l'histoire de cette rétractation finale est mensongère, c'est la haine implacable dont les jésuites, et Rome à leur instigation, poursuivirent la mémoire de Jansénius. Ce sont surtout les outrages qu'ils infligèrent à sa sépulture.

Suivant au pied de la lettre la volonté du prélat, ses deux exécuteurs testamentaires, M^e Fromond, professeur à Louvain, et Henri Colennius, archidiacre de Malines, tous deux ses intimes amis, l'avaient fait enterrer dans l'église Saint-Martin, au pied du maître-autel. Là, point de mausolée, point de statue, le saint homme avait dit : *Sine pompa et humillime* ; on se borna donc à une simple dalle sur laquelle on grava une longue inscription.

Cette épitaphe, composée par ses savants amis, louait en termes

élégants les vertus et l'érudition du défunt, constatait la juste renommée dont il avait joui, l'admiration qu'il avait excitée jadis à Louvain ; puis, après avoir passé en revue les principales phases de sa laborieuse existence : « Il vécut en saint Augustin, ajoutait-elle, refuge de toutes ses pensées ; il s'en fit l'interprète très fidèle et consacra à ce travail, à la fois pieux et difficile, un esprit surhumain, une étude de tous les instants et les loisirs de sa vie entière. »

A peine mise en place, cette pierre funèbre devint l'objet d'une sorte de culte. La réputation de sainteté laissée par Jansénius, sa mort si calme et si belle, ses vertus si élevées et si nobles, la pureté de ses mœurs et son intarissable charité attirèrent vers la dalle qui recouvrait son corps toute une cohorte de fidèles.

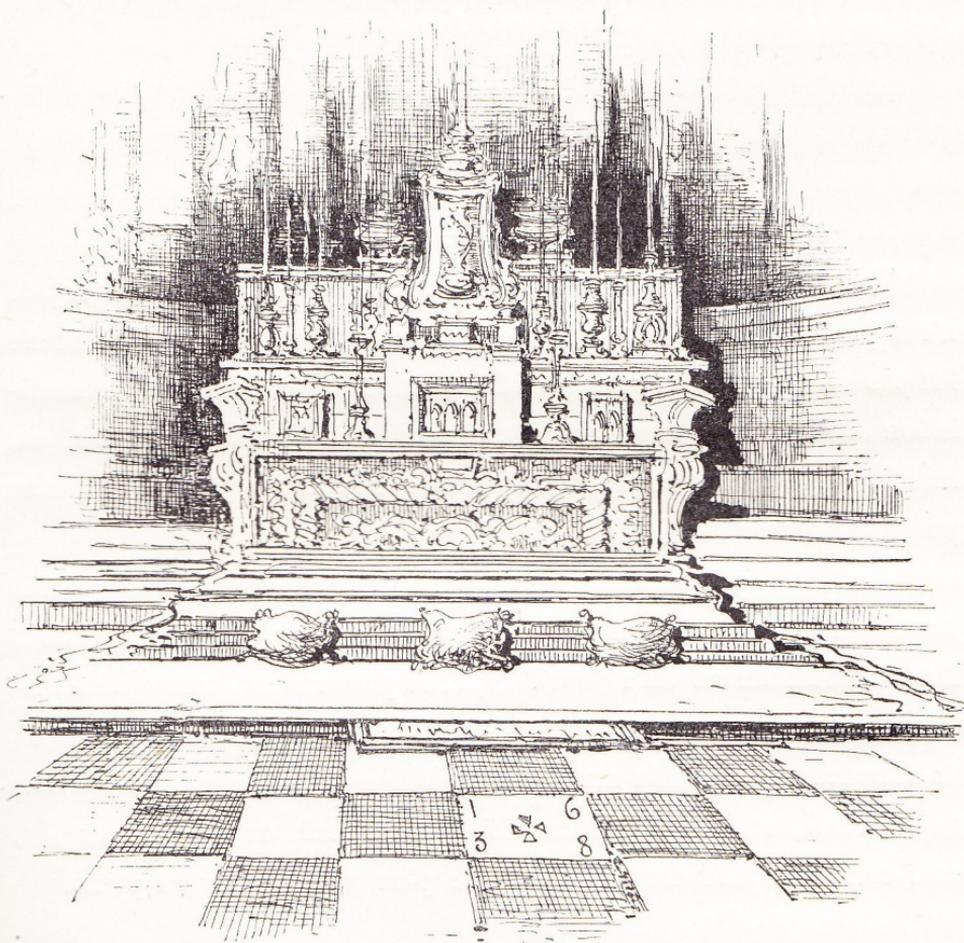
Les pieuses visites se succédaient au pied de l'élogieuse inscription, et il était bien rare qu'on n'y aperçut pas quelque dévot agenouillé, absorbé dans une contemplation muette. Mais, vingt années plus tard, quand l'*Augustinus* eut vu le jour, quand ce livre étudié, critiqué, violemment attaqué, ardemment défendu, eut transformé l'évêque d'Ypres en un chef de secte ; quand la querelle des molinistes et des jansénistes eut passionné le monde politique et religieux ; quand les foudres du Vatican vinrent frapper ses fameuses propositions, et quand Louis XIV, enfin, eut sévi une seconde fois contre Port-Royal, alors ce fut bien autre chose ! On accourut de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne en pèlerinage au tombeau de celui qu'on regardait comme un véritable saint ; et Rome, indignée de cet empressement, qu'elle considérait comme un sujet de scandale, résolut d'effacer une inscription, qui prenait à ses yeux les proportions d'une impudente bravade.

J'ai retrouvé, à la bibliothèque de Bourgogne ¹, une copie de la lettre, qui fut écrite à ce sujet à l'évêque d'Ypres, successeur de Jansénius, et une autre lettre adressée en même temps au grand bailli de la ville pour qu'il eût, le cas échéant, à prêter main-forte à

1. Manuscrit n° 12,731.

l'évêque. Toutes deux sont signées par l'archiduc Léopold Guillaume, et ne témoignent pas, il faut l'avouer, d'un grand enthousiasme à se conformer aux ordres du Saint-Siège.

La lettre pontificale était datée du 29 mai 1655, et ce n'est que les



YPRES : DALLE FUNÈBRE DE JANSÉNIUS

25 et 27 novembre suivants que l'archiduc déclarait que « ayant été fait rapport du tout, il na estoit (*sic*) trouvé auculne raison ou sujet qui pourroit empêcher que l'ordre et volonté de Sa Sainteté en cest égard ne soit accompli. Et partant (ajoutait le prince) vous le pourrez effectuer et exécuter en la manière que vous jugerez la plus convenable. »

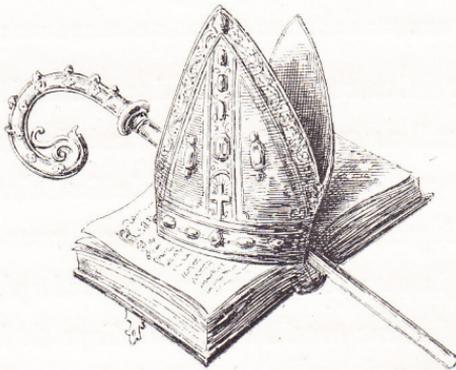
Cette manière fut une mutilation. On effaça de la pierre tombale tout ce qui sentait l'éloge, tout ce qui était relatif aux titres, aux

grades, à l'existence glorieuse de l'évêque défunt, aux services qu'il avait rendus, aux emplois qu'il avait remplis, et l'on ne laissa subsister que les lignes suivantes, jugées sans doute inoffensives :

D. O. M.
HIC JACET
CORNELIUS JANSENIUS
SEPTIMUS IPRENSIS EPISCOPUS
SATIS DIXI
VIXIT ANNIS LII
OBIIT VI MAII MDCXXXVIII
DIC VIATOR
REQUIESCAT IN PACE!

Toutefois, malgré son laconisme, l'inscription ainsi tronquée n'eut pas le résultat qu'on espérait. Le but qu'on se proposait ne fut pas atteint. L'affluence des fidèles redoubla au contraire, la mutilation de la pierre transforma en martyr celui qu'elle abritait, et, malgré les défenses, on vit chaque jour des lèvres pieuses venir se poser sur cette dalle sanctifiée par la persécution.

C'est alors que Rome, perdant patience, résolut d'effacer à jamais jusqu'à la trace de ce nom qu'elle regardait comme celui d'un parjure. Dans la nuit du 23 au 24 avril 1673, le gouverneur, comte de Monterey, se conformant aux ordres de la régente, mère de Charles II, fit substituer à la dalle mutilée cette autre pierre, que nous foulons aujourd'hui, et dont les quatre chiffres, disposés aux quatre angles, sont cent fois plus éloquents que la plus pompeuse inscription.



HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.